

La conférence « Que veut dire penser ? » de Heidegger

Emmanuelle Gruber, *Université de Montréal*

La conférence de Martin Heidegger intitulée « Que veut dire penser ? » est un texte où il ne s'agit pas simplement de définir « penser » mais où il s'agit de pousser en profondeur la réflexion sur cette notion, car elle s'inscrit au cœur de la pensée de Heidegger. Nous nous proposons une explication et une méditation sur cette conférence, centrale au sein du recueil *Essais et conférences*. Le nœud de ce texte peut être compris, dans un premier temps, à partir de son titre qui signifie : « qu'est-ce qui nous *appelle* à penser ? » Pour Heidegger, cette interrogation est cruciale parce qu'elle questionne l'être de l'homme en même temps que l'être de la pensée et même l'être lui-même. « Que veut dire penser ? » est un texte qui concentre certains thèmes centraux, tels que l'Autre pensée, la pensée logique héritée de la métaphysique, la pensée poétique et ses résonances chez les Grecs. « Qu'appelle-t-on penser ? » donne aussi un diagnostic de la pensée d'aujourd'hui, c'est-à-dire de la pensée issue de la tradition philosophique qui est à l'origine de la technique moderne. Cette autre pensée se questionne sur la pensée elle-même et tente de faire son chemin hors des sillons de la métaphysique¹.

Ainsi, nous allons effectuer un cheminement à travers cette conférence, afin d'en approcher les points suivants : la pensée et l'être, l'essence de l'homme, la pensée poétique, la pensée logique et enfin la présence.

D'abord, afin de mieux comprendre la visée de Heidegger dans cette conférence, attardons-nous sur son titre, et pour cela il est pertinent d'examiner les indications que donne Heidegger dans la seconde partie du cours de 1954 « Qu'appelle-t-on penser² ? », où Heidegger explique premièrement qu'il y a quatre modes sous lesquels on peut comprendre cette question. Premièrement : « que signifie penser³ ? », deuxièmement « que signifie penser dans la doctrine traditionnelle ? », troisièmement « quelles conditions doivent

être réunies pour que nous pensions de manière adéquate⁴ ? », et quatrième « qu'est-ce qui nous appelle à penser⁵ ? » Ces quatre questions forment une unité. Mais c'est la quatrième qui permet de comprendre le tout. Dans le mot « heissen », qui signifie appeler, il y a, outre les considérations habituelles, un sens particulier à étudier. Il y résonne une idée de chemin, d'invitation, de commander au sens de « prier à⁶ ». Ainsi, la question « qu'appelle-t-on penser ? » signifie plutôt : qu'est-ce qui nous incite à penser ? Heidegger veut mettre en lumière ce qui nous appelle à penser ; et ceci même nous donne à penser. Et ce qui donne le plus à penser, « le Point le plus critique⁷ » dans la conférence, c'est le Penser lui-même⁸ : *das Bedenkliche*. Heidegger réveille donc la question de la pensée et nous allons voir pourquoi.

Dès le début de la conférence, Heidegger amène la notion suivante : *das Bedenkliche*, c'est-à-dire ce qui donne à penser, le point le plus critique ; mais ce mot signifie aussi l'inquiétant. Il y a donc quelque chose d'inquiétant à considérer : c'est que la pensée ne se pense pas elle-même, qu'elle ne se préoccupe pas de son objet. C'est ce qu'indique cette phrase à la fin de la conférence : « La philosophie procède comme s'il n'y avait d'aucun côté aucune question à poser⁹. » Et ceci est particulièrement suspect, et c'est cela qui doit nous inciter à penser. Heidegger nous invite donc à cette démarche, il réveille la question de la pensée. Mais pourquoi insiste-t-il tant sur la pensée impensée ? Parce que derrière la pensée se profile l'être, lui-même impensé. Et l'on sait depuis *Être et Temps* que la question de l'être est la question fondamentale pour la pensée, et aussi pour l'homme lui-même. Ce dernier est le seul à comprendre l'être, ce qui fait de lui un étant particulier, qui occupe une place privilégiée et dont l'essence même est marquée par cette compréhension. La relation intime entre être humain et être implique donc que la question de l'être concerne aussi l'être de l'homme.

La chose à considérer s'est déjà montrée à l'être de l'homme, mais elle se dérobe. L'homme a oublié l'être et même a oublié qu'il a oublié l'être. Il a perdu également l'idée que la pensée *est à* l'être. C'est pourquoi Heidegger cite ce vers de Hölderlin : « L'homme est un signe, vide du sens ». Cela signifie que l'homme est un étant par-

ticulier, il s'est tourné vers la chose à considérer (il est le « signe »), mais il ne la comprend pas. D'où « vide du sens ». Pourquoi ne la comprend-il pas ? Parce qu'il ne pense pas ce qui est à penser¹⁰. Mais ceci doit être bien compris : ce n'est pas par manque d'effort de la part de l'homme mais bien plutôt parce que ceci est le destin de l'homme. De plus, pour bien comprendre ce que veut dire « penser en propre », il faut comprendre la pensée telle qu'elle est aujourd'hui, et en faire en quelque sorte un constat.

Cette citation de Hölderlin nous montre la position de l'être humain. Mais si tel est son destin, c'est qu'il participe d'une pensée, la pensée métaphysique ou logique, où l'être a été oublié. Cela signifie que l'homme est pris dans une interprétation particulière de l'étant qu'est la pensée philosophique traditionnelle. Cette pensée métaphysique est celle d'aujourd'hui et elle peut être caractérisée comme une pensée logique. Quelle est donc cette pensée logique ? Il s'agit tout simplement de la pensée que nous connaissons aujourd'hui, une pensée qui n'est pas une pensée originaire. Elle est dérivée de cette pensée première, dont nous allons parler peu après. Ainsi, Heidegger nous dit que nous pensons déjà mais « pas en mode propre¹¹. »

Cette pensée logique ou conceptuelle est dominée par la structure prédicative. Elle est calquée sur la structure linguistique ; c'est-à-dire que l'étant sera d'emblée sous l'emprise d'une certaine interprétation. Expliquons en détail : c'est la faculté de raison comme percevoir qui est au départ privilégiée. Il faut comprendre percevoir ici comme « remarquer quelque chose de présent et le remarquant le prendre devant soi¹². » Ainsi, l'étant est laissé *présent*, en face de nous. L'être de l'étant est pris au départ comme *sous-jacent*, comme ce qui est là devant, comme « le présent dans sa présence¹³. » L'étant est pensé comme « présent en face de nous. » Il est donc *pro-posé* (posé devant). Et la pensée se trouve conçue comme se posant en face de l'étant. D'où la prédominance de la structure prédicative et *pro-positionnelle*¹⁴. Compris dans sa relation à nous, l'étant est donc *re-présentation*¹⁵. Le trait fondamental de la pensée est donc la re-présentation. Ainsi, la pensée logique se traduit par une mainmise du

concept sur l'étant¹⁶. La pensée concept a une véritable *em-prise* sur les étants.

La science par exemple relève de ce type de pensée. « La science ne pense pas » dit Heidegger¹⁷, et il ajoute peu après : « cette proposition choque notre conception habituelle de la science. » Mais il faut bien comprendre les mots de Heidegger. Il ne veut pas dire par là que la science ne demande aucun effort de réflexion, ou bien que les scientifiques soient dépourvus de raison, mais bien que la pensée scientifique relève d'une pensée conceptuelle, et non d'une pensée de type originaire. Et cette pensée conceptuelle, que nous appelons pensée tout court aujourd'hui, n'est précisément pas une pensée.

Afin de mieux comprendre ceci, nous allons citer « L'origine de l'œuvre d'art » qui nous livre un indice en rapport avec ces réflexions. Heidegger écrit que « par moments, nous avons encore le sentiment que depuis longtemps on a fait violence aux choses en leur intimité, et que la pensée y est pour quelque chose¹⁸. » Il s'agit ici de la pensée conceptuelle, et elle est dite faire « violence aux choses. » C'est-à-dire que le concept, *Begriff*, a une emprise sur les choses, et les empêche de s'épanouir selon leur mode propre. Il faut donc « laisser ce qui se montre apparaître dans la non-occultation¹⁹. » Il s'agit ici du *Seinlassen*, du laisser être : laisser les choses se montrer à nous de la manière qui leur convient le mieux. La science, au contraire, impose d'emblée un cadre théorique.

Mais la pensée logique ou métaphysique qui a permis la science n'est pas une pensée déviante, au sens où c'est l'être humain qui par négligence aurait préféré ce type de pensée plutôt qu'un autre. L'avènement de la métaphysique, l'oubli de l'être relève d'un destin de l'Occident, dont l'être humain procède ; ce destin n'est pas dirigé ou voulu par lui. Ainsi, disons-le rapidement, ceci relève de l'histoire de l'être comme destin de la pensée occidentale, d'où la notion d'envoi destinal (*Geschick*). De la pensée de Platon, considérée comme le début de la pensée occidentale, la métaphysique est advenue, et l'être a été oublié, jusqu'au point où l'on a même oublié que l'on avait oublié l'être. L'être est donc l'impensé, en retrait. Il ne subsiste que l'étant. Heidegger pense donc que la métaphysique ne parle que de l'étant. Elle est donc l'histoire de l'oubli de l'être. Cette

pensée métaphysique est la pensée logique que nous venons de voir, qui a permis la pensée scientifique et même la technique. C'est ici la thèse centrale de Heidegger dans cette partie sur la technique de *Essais et conférences* : la technique est une conséquence de la métaphysique. La technique est donc pour lui un mode destinal de dévoilement. Ce mode est la *pro-vocation*, qui somme la nature de se donner comme fond, comme réserve, prête à être exploitée, et traitée comme un objet. L'auteur nomme cet « appel provocant²⁰ », le *Gestell*, c'est-à-dire l'arraisonement, qui pousse l'homme à traiter la nature de cette manière²¹. La technique est donc un *Gestell* dans son essence. La nature est prise comme à disposition, c'est-à-dire comme un fond disponible et la métaphysique, crispée sur l'étant, a engendré au fil de l'histoire la technique comme un de ses modes.

En poursuivant notre chemin dans la conférence « Qu'appelle-t-on penser ? », nous voyons que Heidegger rapproche pensée et poésie. Il nous dit : « Ce que dit le poète et ce que dit le penseur ne sont jamais identiques. Mais ils peuvent dire la même chose de manières différentes²². » En quoi pensée et poésie sont-elles liées ? « L'essence de la poésie repose dans la pensée²³ » déclare Heidegger. La poésie est donc fondamentalement une pensée. Mais pas n'importe quelle pensée, une pensée poétique ou une pensée comme *mémoire*. Qu'en est-il de cette mémoire ? Heidegger nous prévient qu'il ne s'agit pas de la faculté habituelle psychologique. Le mot allemand pour « mémoire » est *Gedächtnis*. Il faut décomposer ce mot pour mieux le comprendre : *Ge-dächt-nis*. Le préfixe *Ge-* indique le rassemblement et *dächt* est une forme de *denken* qui signifie penser. Mémoire est donc bien le « rassemblement de la pensée²⁴ » et Heidegger ajoute que « ce rassemblement abrite auprès de lui et cache en lui ce à quoi il faut toujours préalablement penser, à propos de tout ce qui est²⁵. » La mémoire, de par son être, est originelle, elle concentre en elle, elle *garde* ce qui mérite le plus d'être pensé comme une parole ancienne imprégnée de sagesse²⁶. Mais ceci a été oublié. Ce qui doit être pensé n'est plus pensé, est perdu dans l'oubli. Mais dans les vers du poète résonne cette parole ancienne. Le poète se souvient quand tous ont oublié. C'est pourquoi la poésie est une pensée entendue comme mémoire.

Grâce à une lecture de la fin de « L'origine de l'œuvre d'art », il est possible de compléter quelques mots sur la poésie. Dans ce texte, Heidegger explique que « tout art est Poème²⁷ », et que l'art est une mise en œuvre de la vérité entendue comme *aletheia* (ouverture). Ainsi, le Poème est ouverture et mise en œuvre de la vérité. « [...] [I]l est la fable de la mise au jour de l'étant²⁸ » et Heidegger ajoute que « la langue elle-même est Poème au sens essentiel²⁹. » Mais il ne s'agit pas bien sûr de n'importe quelle langue. Heidegger nous dit un peu avant, qu'il faut avoir « une juste notion de la langue³⁰ ». De la même manière que pour la pensée, l'auteur veut parler ici d'un langage moins conceptuel, qui impose le moins possible de préconçus aux étants³¹. Du langage à la pensée il n'y a qu'un pas à faire, car les humains ne savent penser que par le langage. La langue est poème. La pensée est donc aussi un peu poème, et donc tout comme le poème, il est une mise en œuvre de la vérité, il ouvre une clairière dans les chemins boisés. Ainsi, la pensée poétique tout comme le poème est vérité.

En somme, la pensée poétique est caractérisée par sa proximité à l'être ; elle est proche de la pensée originaire issue de la pensée grecque, elle est mémoire et poème, et enfin elle est dépourvue de préjugés métaphysiques et n'impose pas à l'étant une conception comme re-présentation.

Enfin, Heidegger à la fin de la conférence nous annonce brièvement quelques éléments qui nous montrent le chemin de l'Autre pensée, qui consiste entre autres (en tout cas dans un premier temps) en une manière particulière de voir l'être comme en rapport avec le temps. Il nous dit d'abord que l'être entendu comme présence, ce qui est la façon dont l'être est considéré par la métaphysique, doit être pensé de façon originelle, c'est-à-dire comme avènement, comme dispensation dans l'histoire : comme *Ereignis*. Ainsi, l'être comme avènement (*Ereignis*) s'est donné et ceci est le destin de l'Occident. Puis, il a été interprété de différentes façons selon les époques, entre autres comme présence. Heidegger veut montrer ici que l'*Ereignis* est le grand impensé.

Que veut dire présence ? Le mot « présence », qui apparaît ici, est interprété de deux manières : suivant la tradition métaphysique

ou bien dans son sens heideggerien dit originel. Pour Heidegger, « Être (*Sein*) veut dire présence (*Anwesen*)³². » Sous la conception métaphysique, la présence a été comprise d'une toute autre façon que dans son sens originel. Elle a été vue comme *permanence* comme *présent*. C'est pour cela que Heidegger fait tout de suite mention d'un mystère, parce que la présence n'est pas pensée en propre, c'est-à-dire en fonction du temps, de la durée, mais comme présent figé. Heidegger ajoute que « le présent qui domine dans la présence » (métaphysique) « est un caractère du temps. Mais son être ne se laissera jamais saisir par le concept traditionnel de temps³³. » Il s'agit ici d'un temps compris dans la perspective de la métaphysique, caractérisé par le permanent. Ce qui est différent d'un temps compris comme durée, qui permet l'être, (alors que la métaphysique reste dans l'étant) qui lui-même permet une pensée originelle.

À l'inverse de la conception traditionnelle, Heidegger pense donc l'être en tant que présence, et ceci est permis grâce au temps. C'est la thèse de *Être et Temps*. Une phrase du texte de « Temps et Être » peut nous éclairer : « [...] mais le temps passant constamment, il demeure en tant que temps. Demeurer signifie : ne-pas-s'évanouir, donc : avancée vers l'être³⁴ », c'est-à-dire présence : *Anwesen*. À la fin de la conférence, Heidegger donne quelques indications sur le temps comme présence originelle. Mais ceci reste impensé. « Aussi longtemps que nous ne considérons pas en quoi l'être de l'étant repose, [alors] il apparaît comme présence³⁵ » et donc nous ne pensons pas encore, c'est-à-dire que nous ne pensons pas l'être dans son origine, avec le temps. C'est pourquoi Heidegger demande « qu'appelle-t-on penser ? », parce que cette Autre pensée n'est pas encore venue et que la pensée originelle n'est pas advenue. Heidegger ouvre donc la fin de sa conférence en direction de « Temps et être », car approcher l'être entendu comme temps-durée est une première marche vers la pensée originelle. L'enjeu de « Temps et être » s'inscrit donc complètement dans la problématique de « Que veut dire penser ? » qui questionne la pensée elle-même.

Cette conférence nous a donc apporté une réflexion sur la pensée, motivée au départ par le fait qu'elle ne se pense pas elle-même

et ne pense donc pas non plus l'être. C'est pour cela qu'elle donne à penser. Au fond de la question « *Que veut-dire penser ?* », surgissent des questionnements fondamentaux pour la philosophie de Heidegger, sur l'être et l'essence de l'homme. D'où la pertinence de cette question et la richesse de cette conférence. Mais surtout, la question « qu'appelle-t-on penser ? » nous conduit à l'*Ereignis*, l'avènement de l'être. En effet, la question demandait : « qu'est-ce qui nous permet de penser ? », c'est-à-dire quelles sont les conditions et quelle est l'origine de la pensée. De par le lien ontologique fondamental entre homme, penser et être, nous avons vu qu'il est indispensable de considérer cette possibilité de penser en fonction de l'*Ereignis*. De plus, la question demandait « qu'est-ce que penser ? ». D'après l'étude de cette conférence, la pensée est indissociable de l'être, en tant qu'historique ou envoi destinal. Ainsi, la conférence nous amène dans un chemin méditatif jusqu'à l'impensé, c'est-à-dire l'*Ereignis*. Il est donc la clé de la pensée, parce qu'il est la condition de possibilité, l'origine, en même temps que ce qui nous porte à penser et ce qui est à penser.

1. Il faut prendre « métaphysique » ici au sens heideggerien, c'est-à-dire au sens de la tradition philosophique de Platon à Nietzsche caractérisée par l'oubli de l'être.

2. Le cours de 1954 « *Qu'appelle-t-on penser ?* » est très semblable à la conférence de 1952 en son début.

3. Martin Heidegger, *Qu'appelle-t-on penser ?*, trad. Aloys Becker et Gérard Granel, Paris, PUF, coll. « Épiméthée Essais philosophiques », 1967, p. 127.

4. *Ibid.*, p. 128.

5. *Ibid.*

6. *Ibid.*, p. 131 et suiv.

7. *Id.*, « *Que veut dire penser ?* », dans *Essais et conférences*, trad. André Préau, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1958, p. 153.

8. *Id.*, *Qu'appelle-t-on penser ?*, *op. cit.*, p. 138.

9. *Id.*, « *Que veut dire penser ?* », *op. cit.*, p. 168.

10. Pour bien comprendre ceci, il faut se rappeler que le point le plus critique « se montre en ceci que nous ne pensons pas encore. »
11. *Ibid.*, pp. 165-169.
12. *Ibid.*, p. 165.
13. *Ibid.*, p. 166.
14. Pour cette idée voir Arion Lothar Kelkel, *La Légende de l'être : langage et poésie chez Heidegger*, Paris, Vrin, coll. « Bibliothèque d'histoire de la philosophie », 1980.
15. Martin Heidegger, « Que veut dire penser ? », *op. cit.*, p. 167.
16. Notons qu'en allemand le mot concept se dit *Begriff* qui vient de *begreifen* qui signifie prendre.
17. *Ibid.*, p. 157.
18. *Id.*, « L'origine de l'œuvre d'art », dans *Chemins qui ne mènent nulle part*, trad. Wolfgang Brokmeier, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1962, p. 23.
19. *Id.*, « Que veut dire penser ? », *op. cit.*, p. 158.
20. *Id.*, « La question de la technique », dans *Essais et conférences*, *op. cit.*, p. 26.
21. Et même se traiter lui-même comme un étant.
22. *Id.*, « Que veut dire penser ? », *op. cit.*, p. 163.
23. *Ibid.*, p. 161.
24. *Ibid.*
25. *Ibid.*
26. Heidegger cite à ce sujet le mythe.
27. *Id.*, « L'origine de l'œuvre d'art », *op. cit.*, p. 82.
28. *Ibid.*, p. 83.
29. *Ibid.*, p. 84.
30. *Ibid.*, p. 84.
31. Comme le fait la science par exemple. Nous verrons ceci un peu plus loin.
32. *Id.*, « Que veut dire penser ? », *op. cit.*, p. 168.
33. *Ibid.*, p. 169.
34. *Id.*, « Temps et être », dans *Question IV*, Paris, Gallimard, coll. « Classiques de la philosophie », 1968, p. 15.
35. *Id.*, « Que veut dire penser ? », *op. cit.*, p. 169.